Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2003)
Heft: 17

Rubrik: Les films

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vincent (Laurent Lucas) et Esther (Marina de Van)

L'amour fou qui fait mal

Dans ma peau de Marina de Van

La jeune cadre Esther découvre les plaisirs du corps en s'automutilant. La cinéaste et actrice française Marina de Van réussit un film parfois effrayant, mais qui ne tombe jamais dans l'excès d'hémoglobine. Une expérience forte, à la fois cérébrale et physique.

Par Laurent Asséo

Marina de Van n'y va pas de main morte. C'est le moins qu'on puisse dire en voyant son premier et très étonnant long métrage. Celui-ci met en scène une jeune fille qui se livre à l'automutilation et à l'«autophagie». «Dans ma peau» porte d'autant mieux son titre que la cinéaste met son propre corps au service de son film. Elle interprète en effet le personnage d'Esther, trentenaire qui forme avec Vincent (Laurent Lucas) un couple de cadres. Ils sont sur le point d'acheter un nouvel appartement, il hésite à accepter un poste dans une banque, elle travaille depuis peu dans une société de sondage. Esther est une bosseuse, très consciente de ses capacités, une carnassière prête à se brouiller avec sa meilleure amie (Léa Drucker) pour décrocher un poste fixe dans sa nouvelle entreprise. Un beau soir, lors d'une fête, Esther se blesse à une jambe. À partir de cet accident, sa vie va basculer. D'un côté, elle va faire preuve d'une détermination et d'une dureté impitoyables dans son ambition sociale. De l'autre, elle ne peut pas résister à la tentation de s'adonner à des pratiques de plus en plus extrêmes sur son propre corps.

films AGORA FILMS

20 billets pour le film
Dans ma peau
En salles dès le 7 mai

Offre exclusivement réservée aux abonnés de *films*
Attribution des billets par tirage au sort
Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne et par mois):
• sur www.revue-films.ch
• par courrier à *films* - CP 271 - 1000 Lausanne 9
Seuls les membres du Cercle de Films peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 35 ou 30

Une dérive obsessionnelle

Actrice et coscénariste de certains films transgressifs et ludiques de François Ozon («Sitcom», «Regarde la mer»), Marina de Van signe là une œuvre d'une grande force. Un film froid et viscéral, trop lucide pour être taxé de complaisamment narcissique, parfois insoutenable, mais qui se garde de tomber dans le Grand-Guignol sanguinolent. La cinéaste a su composer un récit à la fois clinique, obsessionnel et empreint d'une grande sensibilité. La dérive d'Esther apparaît bien vite comme irrémédiable, et pourtant le film décrit avec subtilité les tourments intérieurs de son héroïne, ses périodes de rémission, sa souffrance devant une pulsion morbide incontrôlable, sa culpabilité de petite fille qui tente en vain de sauver les apparences. Parfois légèrement brouillon dans la mise en scène, «Dans ma peau» se permet bien des audaces et frôle le fantastique en épousant le point de vue schizophrénique de son héroïne. Dans l'une des plus belles scènes, dont l'étrangeté rappelle celle des derniers Buñuel, Esther voit son bras détaché sur une table au cours d'un dîner d'affaires!

> LA CINÉASTE A SU COMPOSER UN RÉCIT À LA FOIS CLINIQUE, OBSESSIONNEL ET EMPREINT D'UNE GRANDE SENSIBILITÉ

Le corps filmique découpé

Le comportement d'Esther se prête à bien des exégèses. Refoulé destructeur d'une ascension sociale mal assumée, substitut charnel au vide relationnel au sein d'un

couple, moyen paradoxal et radical de retrouver la sensation de son corps pour lutter contre le morcellement de soi dans une société aliénante, onanisme infantile… On n'en finirait pas de coller des interprétations aux transgressions d'Esther.

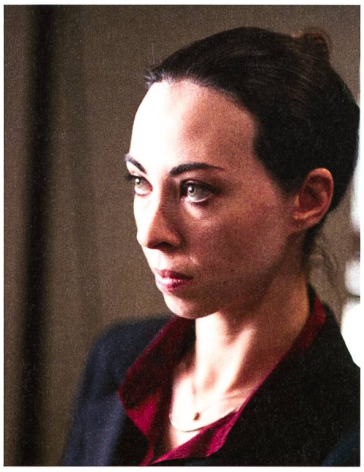
Le film superpose et excède tous ces constats pour naviguer dans des zones de plus en plus troubles et ouvertement réflexives. En effet, la pratique de la jeune femme sur son corps contamine de plus en plus celle de la cinéaste sur sa matière filmique. À mesure que son héroïne triture sa peau, la réalisation se dépouille du naturalisme pour une plus grande stylisation. Cette convergence du fond et de la forme devient véritablement saillante lorsque, grâce à un long *split screen*, l'écran se morcèle en plusieurs parties. Le spectateur prend alors conscience que les scarifications que s'inflige Esther peuvent être identifiées à une sorte d'écriture, proche du découpage cinématographique. *f*

Réalisation, scénario Marina de Van. **Image** Pierre Barougier. **Musique** E.S.T. **Son** Jérôme Aghion, Jérôme Wiciak. **Montage** Mike Fromentin. **Décors** Baptiste Glaymann. **Interprétation** Marina de Van, Laurent Lucas, Léa Drucker… **Production** Lazennec & Associés; Laurence Farenc. **Distribution** Agora Films (2002, France). **Durée** 1 h 33. **En salles** 7 mai.

Entretien avec Marina de Van

Comédienne et coscénariste des films de François Ozon («8 femmes», «Sous le sable»), Marina de Van réalise un premier long métrage aux apparences quasi vomitives. Un choc. Propos recueillis par Olivier Salvano

À l'âge de 8 ans, vous avez été renversée par une voiture…
L'idée du film ne m'est pas venue à ce moment-là! *(rires)* Mais effectivement, c'est vrai. Sur le moment, je n'ai ressenti aucune douleur, ni même le moindre affolement. C'est ce qui explique en grande partie mon intérêt pour le thème du rapport au corps.


La comédienne et cinéaste Marina de Van

Peut-on dire que « Dans ma peau » est une expérience cinématographique limite?
Peut-être, mais alors dans quel sens? Est-ce parce que je m'expose beaucoup, ou parce que j'ai choisi un sujet qui, a priori, n'est pas « filmable »? J'accumule peut-être des gageures, des trucs périlleux…

À la sortie de la salle, les spectateurs vacillent, comme mal remis d'un choc opératoire… Avez-vous désiré provoquer frontalement le public?
J'ai voulu rendre compréhensible le comportement de mon personnage en réveillant peut-être chez le spectateur certaines sensations de malaise corporel. Mais créer un malaise « physique », non!

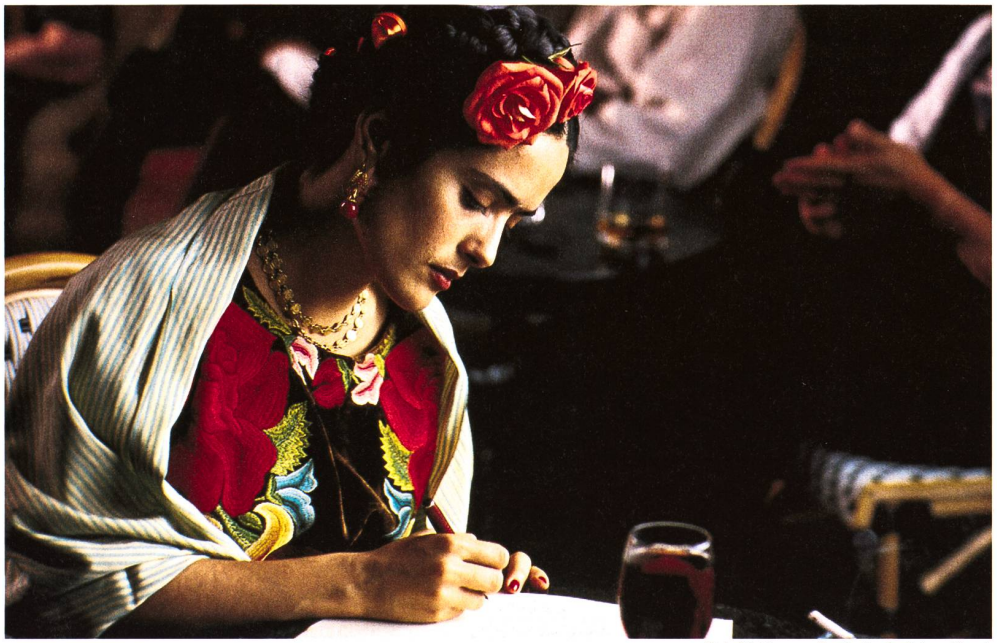
Cette introspection du corps n'est-elle pas une interrogation sous-jacente de la mort?
Oui, c'est une interrogation sur le rapport au corps. Suis-je cette matière? Et comme cette matière est périssable, et qu'a priori on se dit qu'on l'est aussi… Lorsque le lien au corps se révèle douteux, la destruction peut alors éventuellement devenir une question. Il y a quelque chose du triomphe, d'une maîtrise de la mort ou de la douleur dans l'automutilation. Il y a une distance où le corps est traité comme une matière, presque comme si la mort ne nous concernait pas ou qu'on pouvait y survivre. Ça fait peut-être partie des fantasmes de mon personnage. Mais je n'analyse pas. Je ne comprends pas moi-même ses motivations…

Pourquoi avoir associé l'automutilation à une forme de jouissance?
C'est de la curiosité. Celle d'un enfant, comme l'exprime le personnage dans certaines scènes. Je ne pense pas qu'il soit malsain d'avoir envie de voir les choses. Plus simplement, il s'agit de savoir de quoi on est fait (elle montre et pince son bras), de voir à quoi ça ressemble à l'intérieur.

Avez-vous eu des difficultés avec la censure?
J'ai surtout rencontré des problèmes pour monter le financement. Les gens n'avaient pas vraiment envie de se lancer et ne croyaient pas au projet. Ils avaient même tendance à vouloir que le thème soit plus restreint, que les scènes soient plus elliptiques.

Vous êtes-vous fixée des limites?
Je voulais que ce soit regardable! Par le plus grand nombre de personnes possible et pas uniquement par des gens qui aiment le sang. Je ne pouvais pas complètement occulter la violence, parce que je voulais montrer certaines choses. J'ai filmé avec des axes ou des lumières qui atténuent aussi, parfois, cette violence. *f*

La passion de Frida Kahlo



Frida Kahlo sous les traits de Salma Hayek

Frida de Julie Taymor

Enfant terrible de la scène américaine, Julie Taymor évoque avec une verve peu commune la vie tourmentée de Frida Kahlo, peintre surréaliste mexicaine et icône féministe. Un *biopic*[1] comme on n'en fait plus et le rôle de sa vie pour la (trop) belle Salma Hayek. Par Norbert Creutz

Cela faisait longtemps que la presse annonçait l'imminence d'une biographie filmée de Frida Kahlo (1907-1954), que ce soit avec Laura San Giacomo, Madonna, Jennifer Lopez ou Salma Hayek. C'est finalement cette dernière qui l'a remporté et il y a tout lieu de s'en réjouir: non seulement la belle, trop souvent réduite à de la décoration hollywoodienne, est mexicaine comme son modèle, mais le film est né d'une identification et d'un enthousiasme manifestes. Elle l'a coproduit, a su trouver en Julie Taymor une cinéaste dotée d'une vision, et ensemble, elles ont tenu tête aux velléités de Miramax de remodeler le produit fini (comme pour «Gangs of New York»). Il n'en fallait pas moins pour rendre justice à cette icône féministe – ou du moins à sa légende.

Au contraire de la «Frida» («Frida, naturaleza viva», 1984) du Mexicain Paul Leduc, évocation en forme de rêverie depuis son lit de mort, celle-ci choisit la voie du *biopic* classique et chronologique, mais sans être dupe. Comme il est impossible de faire tenir toute une vie en deux heures de film, autant affirmer l'artifice à travers une mise en scène voyante. Et comme chez Frida Kahlo, vie et art tendaient à se confondre (elle peignit un grand nombre d'autoportraits), autant partir de ses tableaux colorés, à mi-chemin entre peinture religieuse traditionnelle et surréalisme. Julie Taymor s'en donne à cœur joie, au point que l'on a rarement vu film plus effervescent et chatoyant (la comédie musicale exceptée).

Toute une vie

Presque tout y est: son terrible accident de tram à 18 ans qui lui valut des problèmes de santé sa vie durant, son mariage avec Diego Rivera, peintre déjà célèbre, marxiste et coureur de jupons notoire de vingt ans son aîné, leur séjour aux États-Unis, leurs disputes et leur rupture, ses fausses couches, sa bisexualité, sa reconnaissance européenne, sa liaison probable avec Léon Trotski, sa première exposition en 1953, une année avant sa mort, sa douloureuse agonie. Bien sûr, il ne saurait s'agir que d'un survol, mais au moins, celui-ci est vivant, jamais académique.

Plus que Frida peintre, comment elle se forgea un style reconnaissable entre tous, c'est Frida la femme libre et pionnière, qui a retenu l'attention des auteurs. Comme celui de Leduc, le portrait est à la limite de l'hagiographie, passant comme chat sur braise sur les aspects plus discutables de sa personnalité (un narcissisme exacerbé, sa dérive stalinienne). Peu importe. On est fasciné lorsque Salma Hayek danse un tango avec Ashley Judd comme jadis Dominique Sanda et Stefania Sandrelli dans «Le conformiste» de Bertolucci, stupéfait quand son corps empalé se couvre de sang et d'or après l'accident, aux anges quand Julie Taymor traduit ses visions avec des méthodes empruntées au cinéma d'animation (Diego Rivera en King Kong!). Surtout, c'est la relation entre Diego et Frida, le macho et la féministe, le muraliste un peu pompier et la miniaturiste introspective vraiment moderne, qui nous captive.

LE FILM EST NÉ D'UNE IDENTIFICATION ET D'UN ENTHOUSIASME MANIFESTES

Tous les acteurs, d'Alfred Molina (Rivera) à Valeria Golino (sa première épouse), sont épatants tandis que la partition d'Elliot Goldenthal (un oscar bien mérité) soutient à merveille l'invention visuelle de la cinéaste. Malgré les limites inhérentes au genre, il semble impossible de ne rien trouver à admirer dans ce patchwork furieusement postmoderne! *f*

1. Biographie filmée

Réalisation Julie Taymor. **Scénario** Clancy Sigal, Diane Lake, Gregory Nava, Anna Thomas, d'après Hayden Herrera. **Image** Rodrigo Prieto. **Musique** Elliot Goldenthal. **Son** Blake Leyh. **Montage** Françoise Bonnot. **Décors** Felipe Fernández del Paso. **Interprétation** Salma Hayek, Alfred Molina, Geoffrey Rush, Valeria Golino, Edward Norton... **Production** Ventanarosa Productions, Lions Gate Films, Trimark Pictures, Miramax; Sarah Green, Salma Hayek, Jay Polstein, Nancy Hardin, Lizz Speed. **Distribution** Filmcooperative (2002, USA / Canada). **Site** www.fridamovie.com. **Durée** 2 h 03. **En salles** 30 avril.

films FILM COOP ZURICH

20 billets pour le film
Frida
En salles depuis le 30 avril

Offre exclusivement réservée aux abonnés de *films*
Attribution des billets par tirage au sort
Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne et par mois):
• sur www.revue-films.ch
• par courrier à *films* - CP 271 - 1000 Lausanne 9
Seuls les membres du Cercle de Films peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 35 ou 30

Artiste en souffrance

En nous épargnant le spectacle insoutenable des souffrances de Frida Kahlo, le film de Julie Taymor escamote l'une des clés de l'œuvre de la peintre mexicaine. Par Vincent Adatte

Si «Frida» est un *biopic*[1] d'une assez grande exactitude, le film échoue pourtant à réellement faire le lien entre l'artiste et l'œuvre. Pour y parvenir, la cinéaste Julie Taymor aurait dû exhiber une réalité autrement insupportable: vingt-neuf années de souffrances épouvantables où le dos blessé de Frida Kahlo «l'a fait puer comme un rat mort».

Née en 1907, de l'union d'une métisse catholique et d'un père photographe, juif d'origine germano-austro-hongroise, la «pétulante» petite Frida fait un premier apprentissage de la douleur à l'âge de 7 ans en contractant la poliomyélite. Neuf ans plus tard, alors qu'elle se destine à des études de médecine, la «belle infirme» est grièvement blessée dans une collision entre un tramway et le bus où elle a pris place. Après avoir subi d'innombrables opérations, Frida commence à peindre durant son interminable convalescence… Elle exorcise alors sa douleur en produisant, jusqu'à son probable suicide en 1954, une œuvre abondante de quelque cent soixante tableaux, dont un tiers d'autoportraits.

Eros et Thanatos

Frida Kahlo se raconte donc par la peinture, y met très objectivement en scène son corps brisé, maltraité, en esthétisant son handicap – la vision de «Crash» (1996), même si le film de Cronenberg procède d'une autre démarche, provoque chez le spectateur un peu le même genre de sentiment mélangé. La plupart des autoportraits peints par Frida se nourrissent de la tension entre souffrance injustifiée et beauté souveraine. Cette tension fait toute l'inquiétante étrangeté de l'œuvre et instille un humour kamikaze salvateur qui rappelle que Frida aimait beaucoup les films des grands cinéastes comiques destructeurs du burlesque: Charlie Chaplin, Laurel et Hardy ou les Marx Brothers.

La peintre mexicaine Frida Kahlo (Salma Hayek)

Amoureuse de Jérôme Bosch et de Bruegel l'Ancien, Frida Kahlo a été un peu hâtivement classée comme surréaliste, par la faute d'un André Breton qui s'est déplacé en 1938 à Mexico pour y découvrir ses peintures, «un ruban autour d'une bombe», se serait exclamé l'auteur du Manifeste! Même si elle admirait particulièrement Magritte, Frida a bel et bien élaboré son œuvre à partir de sa propre culture, traduisant de manière certes très idiosyncrasique cette fusion spontanée du mythe et de la réalité, du rêve et de la veille, de la raison et de l'imagination, si typique de la culture latino-américaine, pour reprendre les mots de l'écrivain mexicain Victor Fuentes. *f*

1. Biographie filmée

Julie Taymor, fausse débutante

Devenue célèbre en transformant «Le roi lion» en comédie musicale à Broadway, la réalisatrice de «Frida» ne manque pas d'expérience. Par Norbert Creutz

Stephen Daldry, Sam Mendes, Rob Marshall et aujourd'hui Julie Taymor: après des années sans transfuges notables, les temps semblent à nouveau favorables au passage de vedettes de la scène à l'écran. Pas plus que ses collègues, Julie Taymor n'est une pure novice, ayant fait ses premières armes à la télévision. Elle est aussi depuis vingt ans la compagne d'un des meilleurs musiciens de film actuels, Elliot Goldenthal («Heat», «Entretien avec un vampire», etc.), ce qui peut expliquer une certaine familiarité avec l'outil cinéma.

La cinéaste Julie Taymor

Née le 15 décembre 1952 à Newton, Massachusetts, Julie Taymor affirme avoir été formée avant tout par ses voyages. À 16 ans, elle étudie déjà l'art du mime à Paris, puis, aux États-Unis, les origines rituelles du théâtre et l'anthropologie. Son travail de fin d'études consacré aux marionnettes l'amène en Europe de l'Est et en Asie. Ensuite, de 1975 à 1979, elle passe quatre ans en Indonésie, où elle fonde une troupe dont les spectacles utilisent masques, danse et marionnettes.

De retour à New York, elle est d'abord costumière et décoratrice avant de signer sa première mise en scène en 1984. En 1992, elle réalise un téléfilm avec marionnettes, «Fool's Fire» d'après Poe, puis débute dans la mise en scène d'opéra avec l'«Œdipe roi» de Stravinski et Cocteau, qu'elle filme également. Après son triomphal «Roi lion» à Broadway, elle réalise enfin pour le grand écran «Titus» (1999), d'après Titus Andronicus de Shakespeare, tourné à Rome avec Anthony Hopkins et Jessica Lange. Une folie de 2 h 45 que l'on dit grandiose. Tandis qu'elle prépare un opéra original composé par Goldenthal («Grendel»), un livre est paru qui retrace sa carrière à ce jour: *Julie Taymor: Playing With Fire*. *f*

Les meilleures intentions

La vie de David Gale

d'Alan Parker

Vilipendé par la critique américaine, ce film anti-peine de mort ne méritait pas un tel haro. Alan Parker s'est à nouveau emmêlé les pinceaux, confondant générosité et roublardise: un thriller efficace ne fait pas forcément une bonne démonstration. Par Norbert Creutz

La journaliste Bitsey Bloom (Kate Winslet)

L'unanimité est toujours suspecte. Mais quel crime a donc commis ce pauvre Alan Parker pour susciter à ce point l'ire des intellectuels autant que des réactionnaires américains? Celui de jouer au plus malin avec un sujet «chaud» qui ne s'y prête guère, la peine de mort, surtout depuis qu'un certain George W. Bush dirige les destinées du pays. Pour les uns, le cinéaste anglais est évidemment un de ces «libéraux» bêlants qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas. Pour les autres, il serait l'un de ces humanistes trop naïfs dont les arguments finissent par se retourner contre la cause qu'ils prétendent défendre. Dont acte. Mais on en a vu trop se faire dégommer par mépris viscéral du «politiquement correct» pour ne pas avoir envie d'y regarder de plus près.

En fait, la séquence d'ouverture résume bien les problèmes du film. De loin, en un long plan fixe cadré depuis un champ labouré, on voit une voiture tomber en panne en rase campagne et la conductrice partir en courant. Au plan suivant, on est soudain avec elle, comme revenue plusieurs mètres en arrière, et sa course effrénée est cette fois traduite par force caméra portée, coupes et effets sonores. Pour finir, il s'avère que c'était là un *flash-forward*, sans doute pour signifier que le suspense à venir sera haletant. Incorrigible Alan Parker: depuis «Midnight Express» (1978), n'aurait-il donc rien appris?

Course contre la montre

La jeune femme en question, Bitsey Bloom (Kate Winslet), est journaliste au Texas. Ayant reçu l'offre d'une interview exclusive avec David Gale (Kevin Spacey), célèbre condamné à mort dont l'exécution est imminente, elle s'y rend à contrecœur: l'homme, ancien professeur d'université et leader du mouvement contre la peine de mort, aurait fini par assassiner une comilitante peu de temps après son renvoi pour le viol d'une élève. En trois jours de confessions dûment illustrées en flashback, elle sera pourtant convaincue qu'il a été piégé. Bitsey n'a alors plus que 24 heures pour prouver son innocence...

Ça, on avait déjà vu Clint Eastwood le faire dans son admirable «Jugé coupable» («True Crime»), l'un des nombreux films récemment inspirés par le débat – de «La dernière marche» («Dead Man Walking») à «À l'ombre de la haine» («Monster's Ball»). Qu'imaginer de neuf sur la question? Une histoire plus tordue, se sera dit le scénariste Charles Randolph. Dès lors, on se retrouve devant un de ces films où rien n'est ce qu'il paraît (très bien) et qui réserve sa plus grosse surprise pour la fin (moins bien). Le but étant simplement de prouver que le système judiciaire peut être manipulé et donc qu'un innocent pourrait être exécuté.

À malin, malin et demi

CQFD? Justement, non. Car à force de jouer ainsi au plus malin, on suscite surtout chez le spectateur le désir de trouver les failles de l'argument. Et ici, elles ne manquent pas, à commencer par cette panne au moment crucial qui sent la ficelle de scénario à plein nez. Pourtant, la bonne volonté et la somme de talents réunis restent eux aussi largement en évidence. Alan Parker n'est plus aussi maladroit qu'au temps de «Mississippi Burning» (1988) et jamais son film ne devient moralement douteux à force d'incohérence, comme avaient pu l'être, sur le même thème, «Juste cause» ou «Le droit de tuer?» («A Time to Kill»). Reste cette question: comment se contenter d'un simple divertissement, aussi bon soit-il, avec un sujet aussi grave? *f*

Titre original «The Life of David Gale». **Réalisation** Alan Parker. **Scénario** Charles Randolph. **Image** Michael Seresin. **Musique** Alex Parker, Jake Parker. **Son** Eddy Joseph. **Montage** Gerry Hambling. **Décors** Geoffrey Kirkland. **Interprétation** Kevin Spacey, Kate Winslet, Laura Linney, Gabriel Mann, Rhona Mitra... **Production** Universal Pictures, InterMedia Films; Alan Parker, Nicolas Cage. **Distribution** Ascot-Elite (USA, 2003). **Site** www.thelifeofdavidgale.com. **Durée** 2 h 10. **En salles** 23 avril.

films ASCOT ELITE Entertainment Group

20 billets pour le film

La vie deDavid Gale

En salles depuis le 23 avril

Offre exclusivement réservée aux abonnés de *films*
Attribution des billets par tirage au sort

Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne et par mois):
• sur www.revue-films.ch
• par courrier à *films* - CP 271 - 1000 Lausanne 9

Seuls les membres du Cercle de Films peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 35 ou 30

Alan Parker s'explique

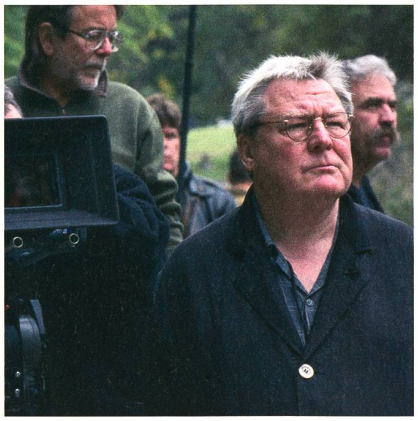
Rencontre avec Sir Alan, farouche opposant à la peine de mort qui se défend toutefois d'avoir livré un pamphlet politique contre la seule sanction qui interdit toute récidive... Propos recueillis à Berlin par Cathy Trograncic

Quel a été votre principal axe de préparation?
Je me suis avant tout efforcé d'entendre chaque point de vue. Celui des partisans de la peine capitale, comme celui des adversaires. J'y suis personnellement opposé, mais j'ai toutefois essayé de comprendre ce qui pouvait motiver des gens à se prononcer en faveur des exécutions. Si vous voulez réaliser un film «équilibré», il faut impérativement écouter les deux sons de cloche, prendre en compte les arguments de chacun.

Avec une thématique aussi «passionnelle», n'est-il pas utopique d'essayer de garder – sinon une neutralité – du moins une certaine distance?
Qu'importe le sujet, son traitement est forcément influencé par votre expérience personnelle, il est impossible d'en faire abstraction. Quelle partie de vous intervient, ou non, lorsque vous dirigez une scène? Difficile de répondre... Le distinguo est peut-être plus aisé pour les comédiens, qui jouent parfois des rôles aux antipodes de leur personnalité profonde. En tant que réalisateur, c'est différent. La décision de travailler sur telle thématique vous appartient. Et forcément, le choix n'est déjà pas «innocent».

...Pas innocent et pas nouveau, non plus. Ce n'est pas le premier film sur la peine capitale.
Ma motivation première était de réaliser un film différent. Quand je me lance dans un projet, c'est un peu comme si je m'attaquais à une page blanche. Je ne dis pas qu'il faut oublier tout ce qui a été fait, mais pour rester original, mieux vaut éviter de s'en inspirer. Si vous faites votre boulot proprement, vous laissez forcément une trace, votre trace. Sinon, chaque réalisation ne serait qu'une nouvelle expérience superficielle.

Le documentaire ne serait-il pas un meilleur vecteur pour faire passer un message sur un sujet aussi polémique?


Le cinéaste anglais Alan Parker

Là n'est pas la question. Chaque forme d'expression peut avoir un impact émotionnel très fort sur le public. Travailler dans le registre de la fiction ne signifie pas que vous ignorez la réalité de la situation. Bien que l'organisation Death Watch soit une pure invention de notre part, il n'en reste pas moins qu'il existe un tas d'associations comme celle-là un peu partout sur le territoire américain. Je ne filme pas la vie réelle, je la recrée à l'écran, là où les documentaires l'observent en profondeur. *f*

Toutes les musiques du monde

Moro no Brasil de Mika Kaurismäki

Dans ce documentaire enrichissant et rythmé, Mika Kaurismäki exprime son enthousiasme pour la musique brésilienne tout en abordant certaines questions de société. Par Alain Boillat

Le rêve de jeunesse de Mika, frère d'Aki («L'homme sans passé»), se réalise, et il nous invite à le partager. Ainsi quitte-t-on avec lui les étendues enneigées de sa Finlande natale pour le Brésil, en quête des racines de la samba. Son trajet de plus de 4000 km dans le pays, ponctué de rencontres avec des musiciens pratiquant leur art partout où ils le peuvent (en studio, à la radio, en concert, dans la rue, au carnaval, dans l'intimité), nous permet de découvrir et d'apprécier l'immense diversité des musiques locales. Dans ces terres d'immigrants où se croisèrent les rythmes et les chants des populations indienne, africaine et portugaise, la musique et la danse constituent une richesse culturelle essentielle que le réalisateur examine d'un point de vue quasi anthropologique.

Mais le film ne regarde pas seulement vers le passé que perpétuent les cérémonies: en donnant la parole à de jeunes chanteurs ou danseuses, il esquisse aussi, par la bande (et par la bande-son!), un portrait du Brésil actuel où la musique peut servir d'échappatoire à la délinquance, la pauvreté et la violence urbaine. Le récit des expériences d'Ivo Meireilles (du groupe Funk'n'Lata) en dit bien plus sur les favelas que les rafales de balles et autres spectaculaires giclées de sang d'un autre Meireilles (Fernando), réalisateur du récent «La cité de Dieu» sur les gangs de Rio. Le film de Kaurismäki ne brille certes pas par l'originalité formelle, mais cet effacement de l'auteur naît de son intérêt véritable pour les personnes interviewées, d'ailleurs parfaitement conscientes des enjeux identitaires de leur mélomanie. Le cinéaste préfère aussi le brassage et la vision d'ensemble à l'éloge d'un seul groupe qui, comme dans le tout aussi festif et coloré «Buena Vista Social Club» (Wim Wenders, 1999), risque de passer pour de la promotion de disques. Hymne à la diversité, «Moro No Brasil» est un film généreux et sincère. *f*

Tavares da Gaita et Jõao do Pífano

Réalisation Mika Kaurismäki. **Scénario** Mika Kaurismäki, George Moura. **Image** Jacques Cheuiche. **Son** Uwe Dresch, Robert Faust. **Montage** Karen Harley. **Production** Arte, Marianna Films; Hans Robert Eisenhauer, Phoebe Clarke. **Distribution** Kinolatino (2002, Finlande/Brésil/Allemagne). **Durée** 1 h 45. **En salles** 14 mai.

Le mutant Wolverine (Hugh Jackman)

Mutants aux pieds d'argile

X-Men 2 de Bryan Singer

Le réalisateur de «X-Men» donne suite aux aventures des fameux mutants dotés de super-pouvoirs. Après un premier épisode destiné à présenter les personnages et les enjeux, Bryan Singer se libère totalement et livre un film épatant. Par Nathalie Margelisch

Il y a trois ans, les fans attendaient fébrilement la sortie au cinéma de «X-Men», impatients de vérifier la fidélité de l'adaptation du *comic book*[1] du même nom. Confronté à une attente encore plus grande pour l'opus 2, sans parler du futur numéro 3, le réalisateur a su garder la tête froide et remplir parfaitement son contrat. L'élaboration en parallèle des suites de la trilogie «Matrix» pouvait faire craindre une compétition se soldant par une surenchère d'effets spéciaux. Bryan Singer s'en garde bien, mais ne peut s'empêcher de faire de l'esbroufe avec des images époustouflantes durant les premières minutes du film, comme un clin d'œil ironique audit «Matrix». Ceci fait, il passe aux choses sérieuses et fait place à l'essentiel: le développement des personnages et de l'intrigue.

La série a pour cadre une société où humains et mutants doivent cohabiter. Ayant acquis des pouvoirs extrasensoriels à la suite de modifications génétiques, ces derniers subissent des discriminations. Pour ne rien arranger, un attentat est perpétré par l'un d'entre eux contre le président des États-Unis. Chargé de gérer la situation, le général Stryker (Brian Cox) est hostile aux mutants et fomente en réalité un plan destiné à s'en débarrasser définitivement.

Des nouveaux héros

Les spectateurs du premier film étant au fait des différents personnages et de leurs superpouvoirs, «X-Men 2» peut s'intéresser de plus près à la psychologie des héros et aux relations qui se nouent entre eux. Wolverine (Hugh Jackman) va ainsi apprendre la vérité sur les terribles cauchemars qui le hantent. Bryan Singer développe surtout les aspects négatifs des superpouvoirs, source de souffrance pour les X-Men. Iceberg (Shawn Ashmore) est rejeté par ses parents lorsqu'ils apprennent qu'il est «différent» et Malicia (Anna Paquin) ne peut toujours pas établir de relations intimes. En parallèle, de nouveaux mutants apparaissent, permettant de varier et d'étoffer les scènes d'action, comme celle avec Diablo (Alan Cumming), mutant d'origine allemande qui a la faculté de se téléporter, ou le combat entre Wolverine et son double féminin Lady Deathstrike (Kelly Hu). Malgré quelques faiblesses de rythme, la narration reste exemplaire, grâce à une alternance constante entre moments de bravoure et scènes intimistes, avec un arrière-fond politique sur la défense des minorités toujours présent.

> LE PLAISIR DE FAIRE VIVRE À NOUVEAU CES PERSONNAGES ET DE RÉINVESTIR CET UNIVERS TRANSPARAÎT À L'ÉCRAN

Du bon usage des effets spéciaux

Ayant visiblement tiré profit des progrès techniques réalisés ces trois dernières années, les effets spéciaux sont proches de la perfection, non seulement dans leur facture, mais aussi par leur esthétique et par la manière dont ils se fondent dans le film. Parfaitement intégrés, ils sont au service de l'histoire et n'existent pas uniquement pour eux-mêmes comme c'est malheureusement souvent le cas aujourd'hui.

Une des différences essentielles, et pas des moindres, avec le premier épisode réside dans la confiance gagnée par les acteurs et les membres de l'équipe. Est-ce le fait que la plupart des participants de «X-Men» sont à nouveau présents ou que la satisfaction avérée des fans les a soulagés? Toujours est-il que leur envie de se surpasser, le plaisir de faire vivre à nouveau ces personnages et de réinvestir cet univers, transparaît à l'écran. De belles touches d'humour complètent le tableau et ajoutent encore à notre bonheur. Alors, à quand «X-Men 3»? *f*

1. Bande dessinée américaine.

Réalisation Bryan Singer. **Scénario** Michel Dougherty, Daniel Harris, David Hayter, Zak Penn, Bryan Singer, d'après le *comic book* de Stan Lee. **Image** Newton Thomas Siegel. **Musique** John Ottman. **Son** Rob Young. **Montage** John Ottman. **Décors** Guy Hendrix Dyas. **Interprétation** Patrick Stewart, Hugh Jackman, Ian McKellen, Halle Berry... **Production** Ames Entertainment, XM2 Productions Lauren Shuler Donner, Ralph Winter. **Distribution** Twentieth Century Fox (2003, USA). **Site** www.x2-movie.com. **Durée** 1 h 41. **En salles** 30 avril.

films

30 billets pour le film
X-Men 2
En salles depuis le 30 avril

Offre exclusivement réservée aux abonnés de *films*
Attribution des billets par tirage au sort
Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne et par mois):
• sur www.revue-films.ch
• par courrier à *films* - CP 271 - 1000 Lausanne 9
Seuls les membres du Cercle de Films peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 35 ou 30

L'évangile selon les X-Men

Sujet du film «X-Men 2», la persécution des mutants par un État policier est l'un des thèmes récurrents de la bande dessinée depuis une trentaine d'années. Par Christophe Billeter

L'album *God Loves, Man Kills*

Quand le scénariste Stan Lee (*Spider-Man*) et le dessinateur Jack Kirby (*Les 4 Fantastiques*) créent la série *Uncanny X-Men* en 1963, la condition de mutant des héros ne sert encore qu'à mettre en scène des péripéties fantasques. En 1975, avec la venue du scénariste Chris Claremont, la série développe des concepts plus graves. L'action devient un vecteur pour transcender les sentiments éprouvés par les protagonistes, transformant chaque aventure mensuelle en chapitre d'une épopée aux accents de tragédie grecque.

En 1982, Claremont écrit l'album *Dieu crée, l'homme détruit*, dessiné de manière plus ténébreuse qu'à l'accoutumée par Brent Anderson, où il traite du racisme enduré par les mutants. Pratiquant à l'époque une censure sur leurs publications en français, les éditions Lug publient pourtant cet épisode, épuisé depuis, sans enlever une goutte de sang ni un coup de poing. Base du scénario de «X-Men 2», cette aventure se concentre sur l'alliance des X-Men avec leur ennemi juré Magneto afin de lutter, non pas avec leurs pouvoirs mais avec leurs idées, contre un sénateur fasciste désirant les exterminer tous. En vente dans toutes les librairies américaines ce mois-ci, la suite permet à Claremont d'accentuer encore davantage l'aspect dramatique. L'odyssée philanthropique des mutants n'est donc pas encore terminée… *f*

God Loves, Man Kills, *scénario de Chris Claremont, dessins de Brent Anderson (1982, réédition 1994, Marvel Books).* God Loves, Man Kills II, *scénario de Chris Claremont, dessins de Salvador Larroca in X-Treme X-Men 25 & 26 (2003, Marvel Comics).*
Disponibles, à notre connaissance, chez:
Le Paradoxe perdu, place Grenus 3, Genève, 022 732 59 61.
La Librairie Glénat, rue de Bourg 43, Lausanne, 021 311 41 12.

Chorégraphie des éléments

Rivers and Tides
de Thomas Riedelsheimer

En captant la constante fragilité du travail d'un sculpteur contemporain, ce documentaire nous fait découvrir la beauté d'un art bien particulier, qui s'inscrit dans l'environnement et l'écoulement du temps. Par Antoine Le Roy

L'artiste Andy Goldsworthy à l'œuvre

Né en 1956, Andy Goldsworthy entame dès l'âge de 20 ans son activité artistique, tout en étudiant les beaux-arts à l'Institut de technologie de Preston. Commence alors pour ce chef de file du *Land Art* une recherche passionnante qui l'amène progressivement à travailler «à même la nature». Utilisant des matériaux bruts trouvés sur les sites visités, il y dépose les strates artistiques de ses passages. L'œuvre naît au quotidien des rencontres improbables entre divers éléments, l'esprit d'improvisation et de synthèse du créateur étant soumis à une tension permanente. Empilement relativement simple de cailloux, élaboration de cairns [1] de plus en plus sophistiqués à mesure que l'artiste en acquiert une expérience tant tactile que kinesthésique, façonnage de nuages colorés en projetant dans l'air force pigments réduits en poudre, étalage de végétaux aux tons dégradés au fil de cours d'eau, tout devient prétexte à expérimentation, chaque fois première.

Plutôt distant du monde de l'image, Andy Goldsworthy se contente de photographier ses créations, les fixant indéfiniment dans le temps. Sa première expérience cinématographique, consistant à filmer à l'extrême ralenti le lent processus de séchage et de craquèlement d'un mur d'argile, le laisse quelque peu dubitatif. Il a fallu la patiente approche du réalisateur allemand Thomas Riedelsheimer pour convaincre l'artiste de se laisser filmer au cours de différents travaux, afin de rendre public le subtil processus de création engagé. De tâtonnements en agrégations, d'essais «sisyphiens» en échecs répétés, les œuvres se dévoilent peu à peu, entrant en relation éphémère avec leur écrin naturel. Primé en 2002 aux festivals de Montréal et de San Francisco, ce film dégage une poignante beauté qui naît de la rencontre, fugace, des mains de l'alchimiste et de sa pierre poétique. *f*

1. Pyramide de pierre.

Réalisation, scénario, image, montage Thomas Riedelsheimer. **Musique** Fred Frith. **Son** Marilyn Jansen, Tom Dokoupil. **Production** Mediopolis Filmproduktion, Skyline Productions; Annedore von Donop. **Distribution** Look Now! (2001, Allemagne). **Durée** 1 h 30. **En salles** 23 avril.

films
europlex CINEMAS
LOOK NOW!
35 billets pour le film
Rivers and Tides
En salles depuis le 23 avril
Offre exclusivement réservée aux abonnés de *films*
Attribution des billets par tirage au sort
Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne et par mois):
• sur www.revue-films.ch
• par courrier à *films* - CP 271 - 1000 Lausanne 9
Seuls les membres du Cercle de Films peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 35 ou 30

Le Cercle de films

Moa distribution

PROPOSENT EN AVANT-PREMIÈRE

Quand tu descendras du ciel

Un film d'Éric Guirado

Avec Benoît Giros, Serge Riaboukine, Jean-François Gallote
(voir critique ci-contre)

280 billets à gagner !

Délai pour les demandes de billets:

Mercredi 7 mai

Attribution des billets par tirage au sort

Inscriptions

(pas plus de 2 invitations par personne et par mois):

- par courrier: films - CP 271 - 1000 Lausanne 9
- sur www.revue-films.ch

Dimanche 11 mai

Genève europlex

Europlex Les 7 Rialto
à 19 h

Lausanne europlex

Europlex Les Galeries
à 21 h

Les membres du Cercle de Films exclusivement peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 35 ou 30 (pas plus de 2 invitations par personne et par mois)

LES RENDEZ-VOUS ESPACE 2

ZONE CRITIQUE

L'arène culturelle

Echanger, confronter, polémiquer, controverser...
Dans «Zone Critique» Jean-Marie Félix accueille chaque semaine quatre spectateurs professionnels, pour leur faire confronter papiers et opinions sur l'actualité culturelle du moment.
Théâtre, littérature, cinéma, beaux-arts et musique, tous les thèmes y sont âprement débattus, pour vous permettre d'enrichir votre réflexion et de vous faire une meilleure idée de l'offre... côté culture.

Samedi 24 mai,
«Zone Critique Cinéma», Jean-Marie Félix recevra:
Alain Boillat (Films), Antoine Duplan (L'Hebdo),
Serge Lachat (Espace2) et Rafaël Wolf (Le Matin)

«ZONE CRITIQUE» sur Espace2.
C'est chaque samedi de 18h à 19h.
www.rsr.ch

ESPACE 2
RADIO SUISSE ROMANDE

La vie côté culture

Jérôme (Benoît Giros)

Candide chez les sans-abri

Quand tu descendras du ciel d'Éric Guirado

Après «Un petit air de fête», César du meilleur court métrage en 2001, Éric Guirado confirme ses promesses avec le récit attachant d'un rat des champs parti en ville faute de travail à la ferme. Ce Candide découvre avec stupeur les arrêtés municipaux anti-SDF. Par Charlotte Garson

Un bord de route à la campagne. Un jeune homme, vêtu pauvrement, attend le bus. Il nous faudra le voir rattraper un veau qui s'échappe de la ferme d'en face pour comprendre que ce n'est pas un vagabond, mais le fils de la fermière qui part en ville pour trouver un travail un peu plus lucratif.

Les premières images de «Quand tu descendras du ciel» introduisent donc immédiatement un parallèle très fort entre le jeune paysan et les plus pauvres des citadins qu'il s'apprête à rencontrer: les clochards. À peine arrivé en ville, Jérôme (Benoît Giros) rencontre La Chignole (Serge Riaboukine), colosse truculent qui a installé son «salon» (avec chauffage central… sous forme de bouteille de rouge) devant un magasin de postes de télévision, bénéficiant ainsi de ses écrans 16/9e! L'initiation de Jérôme peut commencer.

«Nettoyer» les rues à Noël

Le jeune homme décroche un travail d'employé municipal, mais il déchante rapidement, comprenant que sa besogne est de prêter main-forte à des vigiles chargés d'expédier à la campagne les clochards qui détonnent devant les vitrines des commerçants. Les arrêtés municipaux permettant ces déplacements de personnes avaient suscité un tollé en France il y a quelques années, mais les réactions se sont tues depuis. Conte de Noël acerbe, «Quand tu descendras du ciel» balance entre les espoirs presque naïfs de son personnage (qui triompheront dans un final antiréaliste) et le sous-entendu ironique de son titre. Entre utopie et satire politique, Éric Guirado ne choisit pas, c'est ce qui fait la force et la limite du film. Mais s'il parvient à signer une fiction engagée, c'est précisément en ne faisant pas de son paysan un militant. Le cinéaste montre avec acuité son «dessillement», sa prise de conscience progressive à partir d'une passivité quasi totale. C'est quand La Chignole fera partie du lot des «déportés» que Jérôme, plutôt introverti et maigrichon, trouvera la force psychique et physique de s'y opposer.

Nouvelle tendance

Cette initiation qui ne va pas sans hésitations est rendue sensible par la présence gracieuse de l'acteur principal Benoît Giros, moins à l'aise dans les dialogues que dans les magnifiques pauses du film, trajets en autobus, acrobaties dans l'immense sapin de Noël municipal ou soirée pensive dans sa chambre miteuse éclairée par les lampions colorés récupérés à son travail… Ces scènes, bouffées d'oxygène et preuves du coup d'œil très sûr du réalisateur, rapprochent Guirado de son paronyme Alain Guiraudie, qui s'intéresse lui aussi sans misérabilisme aux sans-abri, au monde rural et ouvrier. Les temps morts de «Quand tu descendras du ciel» rappellent les plus beaux plans de «Ce vieux rêve qui bouge», l'usine sur le point d'être désaffectée baignée d'une lumière irréelle au petit matin. Le film de Guirado s'inscrirait ainsi dans le nouveau mouvement qui se dessine dans le paysage cinématographique français avec de jeunes cinéastes comme Arnaud et Jean-Marie Larrieu («La brèche de Roland»), Philippe Ramos («L'arche de Noé», et bientôt «Adieu pays») ou Yves Caumont («Amour d'enfance»). Reste à savoir si son réalisateur saura affiner sa direction d'acteurs et éviter l'écueil du film à message, tentation permanente de cette fable qui tient au corps comme un bon pot-au-feu. *f*

CONTE DE NOËL ACERBE, «QUAND TU DESCENDRAS DU CIEL» BALANCE ENTRE LA NAÏVETÉ DE SON PERSONNAGE ET LE SOUS-ENTENDU IRONIQUE DE SON TITRE

Réalisation Éric Guirado. **Scénario** Éric Guirado, Pierre Schoeller. **Image** Thierry Godefroy. **Musique** Philippe Poirier, Sylvain Freyermuth. **Son** Philippe Mouisset. **Montage** Ludo Troch, Christian Cuilleron. **Interprétation** Benoît Giros, Serge Riaboukine, Jean-François Gallote… **Production** Harpo Films; Jean-Fabrice Barnault, Victorien Vaney, Christophe Di Sabatino. **Distribution** Moa Distribution (2003, France). **Durée** 1 h 35. **En salles** 16 mai.

Le pouvoir de la séduction

Choses secrètes de Jean-Claude Brisseau

Avec ce conte érotique, où deux jeunes filles usent de leurs charmes au sein d'une entreprise, Brisseau dénonce les mécanismes de notre société et se permet bien des audaces, quitte à risquer le ridicule. Une grande leçon de mise en scène.

Par Laurent Asséo

Il y a longtemps qu'un film n'avait à ce point divisé la critique française. Chef-d'œuvre pour certains (et pas des moindres: *Libération, Cahiers du cinéma, Le Monde*), nullité proche des pornos soft de M6 et indigne de son auteur pour bien d'autres, «Choses secrètes» a tout de l'objet malséant, dont la grandeur et la beauté frôlent le ridicule. Il faut dire que Jean-Claude Brisseau, comme les héroïnes de son film, a osé se libérer du regard des autres, ceux qui ne voulaient voir en lui que le cinéaste de la banlieue. Depuis «De bruit et de fureur» (1988), il a tourné le dos au naturalisme pour emprunter une voix plus fantasque et onirique.

À l'assaut de la hiérarchie sociale

Avec «Choses secrètes», le cinéaste a conçu une fable, schématique dans sa trame, foisonnante dans ses références (de Sade au christianisme) et très claire dans sa façon freudo-marxiste de tisser des liens entre sexe et argent. Le film commence par une séance de striptease dans le noir et sur fond de tenture rouge, l'un des plus beaux et troublants qu'on ait vu depuis «Une flamme dans mon cœur» d'Alain Tanner, avec Myriam Mézières. Nathalie (la féline Coralie Revel) exécute son numéro et Sandrine (Sabrina Seyvecou), qui tient le bar, compte parmi les spectateurs. La première va initier la seconde aux vertus libératoires et combatives de certaines transgressions sexuelles. Issues d'un milieu pauvre, elles décident de s'élever socialement en usant de leurs charmes et se font engager dans une entreprise. Nathalie séduit Delacroix (très bon Roger Mirmont), le numéro deux de la boîte. Comme d'autres, ce quinquagénaire tombe dans le piège. Seul Christophe (Fabrice Deville), le fils du patron, va résister. Mieux, ces manipulatrices seront à leur tour manipulées par ce beau et riche libertin.

Entre Hitchcock et Cocteau

L'art de Brisseau est double. À la fois mystique et matérialiste, sadien et chrétien, son film met en scène deux héroïnes qui vont suivre des parcours inverses. Le cinéaste tente de s'approcher le plus possible de la jouissance féminine, cherche à troubler, tout en dénonçant une société qui réduit les corps au statut de marchandises. «Choses secrètes» démontre que la liberté absolue conduit à la pire des prisons, mais que de l'imposture et de la simulation peuvent surgir l'amour désintéressé et la grâce.

On retrouve la même dualité dans l'esthétique d'un film à la fois rigoureux, minimaliste – faute aussi de moyens conséquents – et luxuriant. Dans un entretien donné lors de la sortie française en octobre dernier [1], le réalisateur revendique une filiation avec Cocteau, alors que dans un autre [2], Hitchcock est abondamment cité. Ces cinéastes incarnent deux conceptions antinomiques, que Brisseau s'évertue à réconcilier. D'un côté, le cinéma épuré d'Hitchcock ou de Lang, qui repose totalement sur la mise en scène comme art de guider le spectateur, de mettre en relation des espaces, des désirs et des regards. De l'autre, une propension aux allégories et aux imageries, un goût pour l'onirisme fantastique, au risque de la grandiloquence, de la naïveté et du kitsch. Qu'on trouve certains aspects du film outranciers ou non, force est toutefois de reconnaître que la réalisation de cet authentique aventurier du 7e art se révèle d'une belle audace et d'une maîtrise impressionnante. *f*

BRISSEAU, COMME LES HÉROÏNES DE SON FILM, A OSÉ SE LIBÉRER DU REGARD DES AUTRES

Sandrine (Sabrina Seyvecou) et Nathalie (Coralie Revel)

1. Entretien réalisé par Nadia Meflah, le 18 octobre 2002 pour le site internet www.objectif-cinema.com.

2. Entretien avec Hélène Frappat, Jean-Marc Lalanne et Charles Tesson, in *Cahiers du cinéma* n° 572, octobre 2002.

Réalisation, scénario Jean-Claude Brisseau. **Image** Wilfrid Sempé. **Musique** Julien Civange. **Son** Xavier Piroëlle. **Montage, décors** María Luisa García. **Interprétation** Coralie Revel, Sabrina Seyvecou, Roger Mirmont, Fabrice Deville... **Production** Les Aventuriers de l'Image, La Sorcière Rouge; Jean-Claude Brisseau, Jean-François Geneix. **Distribution** Agora Films (2002, France). **Durée** 1 h 55. **En salles** 14 mai.

films AGORA FILMS

20 billets pour le film

Choses secrètes

En salles dès le 14 mai

Offre exclusivement réservée aux abonnés de *films*
Attribution des billets par tirage au sort

Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne et par mois):
• sur www.revue-films.ch
• par courrier à *films* - CP 271 - 1000 Lausanne 9

Seuls les membres du Cercle de Films peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 35 ou 30

Ju (Dawei Tong) et Yi (Jinglei Xu) dans «I Love You» de Zhang Yuan

Films du Sud pour débutants

Depuis trois ans, le Festival international de films de Fribourg et Trigon-Film établissent de concert une sélection de «Films du Sud» à découvrir en salles. Tirée de la dernière édition du festival cher aux antimondialistes, la cuvée 2003 laisse – dans l'ensemble – à désirer. Par Arsène Guillot

Bien sûr, il n'est pas toujours possible de dénicher des perles rares comme «Le chant de la fidèle Chunhyang» («Chunhyang») d'Im Kwon-taek ou «L'île aux fleurs» («Ggot Seom») d'Ilgong Song, mais la relative faiblesse des quatre œuvres labellisées «Films du Sud 2003» par Fribourg et Trigon-Film ne laissent pas d'interroger… Est-elle le reflet préoccupant de l'état des cinématographies dites du Sud ou traduirait-elle de la part des sélectionneurs une volonté de séduire un plus large public, en proposant des réalisations jugées plus «faciles»?

Comédies, de mœurs et musicale

La vision d'un film aussi léger que «Deux étés» («Houve Uma Vez Dois Verões», 2003) du Brésilien Jorge Furtado fait pencher pour la seconde hypothèse. Tournée en numérique, cette aimable pochade adolescente, flanquée il est vrai d'une vague réflexion sociale, constitue une grosse déception – surtout venant de l'auteur du très décapant «Ilha das Flores» (1989), qui retraçait en 15 minutes très effilées la dérive d'une tomate globalisée.

Cette sensation de facilité est confortée par la découverte d'«Un bisou sur la joue» («Kannathil Muthamittal», 2002), comédie musicale indienne faite au moule Bollywood, en dépit des efforts louables du cinéaste Mani Rathnam pour l'ancrer dans un contexte politique tendu (les conséquences humanitaires de la guerre civile qui déchire le Sri Lanka). Originaire de Madras, adoubé par les grands studios de Bombay, Rathnam fait acte d'allégeance au genre en émaillant son film de scènes dansées et chantées qu'il formate comme de véritables clips valant quasiment pour eux-mêmes. Il les a sans doute apprêtés de la sorte en vue de leur exploitation télé. En résulte une œuvre au rythme plutôt bancal avec, au final, quelques effets pyrotechniques proches du ridicule!

Guerre et amour

Le sympathique «Ticket to Jerusalem» (2002) du cinéaste palestinien Rashid Masharawi présente un peu plus d'intérêt. Déjà diffusé sur Arte, le douzième film de l'auteur de «Couvre-feu» («Hatta Ishaar Akhar», 1994) narre les tribulations du propriétaire d'un cinéma ambulant, lequel a le malheur d'exercer sa profession dans les territoires occupés, d'où quelques tracas… Même si ce long métrage à la fiction très documentée est loin d'égaler les dernières réalisations des Khleifi, Suleiman ou Alaouié, il restitue de façon honnête le quotidien difficile des Palestiniens vivant en zone occupée.

Finissons par le meilleur de cette cuvée 2003… «I Love You» («Wo ai ni», 2003) est la dernière œuvre en date de Zhang Yuan, ex-leader des réalisateurs chinois dits de «la sixième génération», qui succède à celle des Chen Kaige, Zhang Yimou et autre Tian Zhuangzhuang. Cinéaste indépendant, en butte à la censure à plus d'une reprise, l'auteur du premier film punk de l'empire du Milieu («Bâtards de Pékin / Beijing za zhong», 1993) se situe certes sur la pente descendante, mais le juvénile huis clos amoureux qu'il décrit dans «I Love You» possède encore une belle ironie. Après une entrée en matière des plus grinçantes, Yuan observe avec le rictus cynique qui sied aux entomologistes désabusés la piteuse débandade d'un jeune couple amoureux. *f*

La relative faiblesse des quatre œuvres labellisées «Films du Sud 2003» par Fribourg et Trigon-Film ne laissent pas d'interroger

«Houve Uma Vez Dois Verões» de Jorge Furtado. Avec André Arteche, Anna Maria Mainieri, Pedro Furtado… (2003, Brésil – Trigon-Film). Durée 1 h 15. En salles le 16 avril.
«Kannathil Muthamittal» de Mani Rathnam. Avec Madhavan, Simran, P.S. Keerthana… (2002, Inde – Trigon-Film). Durée 2 h 16. En salles le 16 avril.
«Ticket to Jerusalem» de Rashid Masharawi. Avec Gassan Abbas, Areen Omari, George Ibrahim… (2002, Palestine – Trigon-Film). Durée 1 h 25. En salles le 16 avril.
«Wo ai ni» de Zhang Yuan. Avec Jinglei Xu, Dawei Tong, Juan Pan… (2003, Chine – Trigon-Film). Durée 1 h 38. En salles le 16 avril.

L'île mystérieuse

The Sea de Baltasar Kormákur

Après «101 Reykjavik», beau succès en 2000, Baltasar Kormákur a choisi l'Islande rurale, celle des fjords et des usines à poisson, comme décor de son drame familial. Un regard sans concession sur une île en pleine mutation sociale et culturelle.

Par Charlotte Garson

La grand-mère Kata (Herdís Thorvaldsdottir)

«The Sea» commence par sa fin, que l'on pressent funeste sans la comprendre: un homme fait brûler un bâtiment qu'un village entier, semble-t-il, accourt pour voir se consumer. Le film, genèse de cette destruction, n'est pas une enquête policière, mais l'occasion pour Baltasar Kormákur d'explorer l'Islande rurale que connaissent mal les habitants de Reykjavik, dont il est originaire. Cas exceptionnel en Europe, 60 % de la population du pays habite dans sa capitale!

La famille, microcosme en crise

Jeune Islandais exilé à Paris, Agust rentre au bercail car son père, sur ses vieux jours, a une mystérieuse déclaration à faire à ses enfants. Au programme pour Agust et sa fiancée française (Hélène de Fougerolles) qui n'y comprend goutte: des retrouvailles avec une sœur névrosée, un frère roublard, une jeune cousine amoureuse et sensuelle… Nous ne sommes pas loin du drame familial de «Festen», tant les relations de la fratrie s'avèrent perverses – même la grand-mère, le rôle le plus savoureux du film, interprété par une illustre actrice de théâtre islandaise, est un monument de cynisme. Très à l'aise dans l'écriture du huis clos (il adapte ici une pièce, fort de sa propre expérience de la scène), le réalisateur insiste sur le contraste entre fjords et montagnes filmés en cinémascope et maisons carrées sans charme, entre pureté du dehors et noirceur des intérieurs rongés par le non-dit.

Le pays du poisson

Mais comme son titre le suggère, «The Sea» ne s'en tient pas aux règlements de comptes familiaux. Le patriarche barbu est à la tête d'une usine à poisson concurrencée par les gros armateurs et les techniques de pêche modernes, polluantes. Comme le rappelle le réalisateur, «la pêche représente 80 % de l'économie islandaise, or les infrastructures de cette activité sont en plein bouleversement». Les quotas de pêche compliquent les choses, certaines localités les ayant vendus pour spéculer en Bourse. Kormákur a utilisé le village comme un microcosme: «Si l'on considère qu'il n'y a pas de raison de maintenir économiquement en vie un village, on peut se poser la question pour tout le pays: devrait-on déménager à Bruxelles et gérer l'Islande de là-bas, comme une vaste usine à poisson?»

Si cette fougue politique est nuancée dans le film, l'aspect quasi documentaire de «The Sea» demeure le plus passionnant. On y remarque par exemple que seuls les immigrés asiatiques ou polonais acceptent de peupler la côte. «On exporte le poisson, mais les jeunes Islandais ont horreur de son odeur!»[1], souligne le cinéaste. État des lieux critique d'une île mystérieuse pour ses voisins européens, «The Sea», malgré ses paysages magnifiques, est tout sauf la carte postale touristique ou le «film sur les elfes» que les Américains, confie Kormákur, semblent attendre de tout réalisateur islandais ! *f*

«Devrait-on s'installer à Bruxelles et gérer l'Islande de là-bas, comme une vaste usine à poisson?»

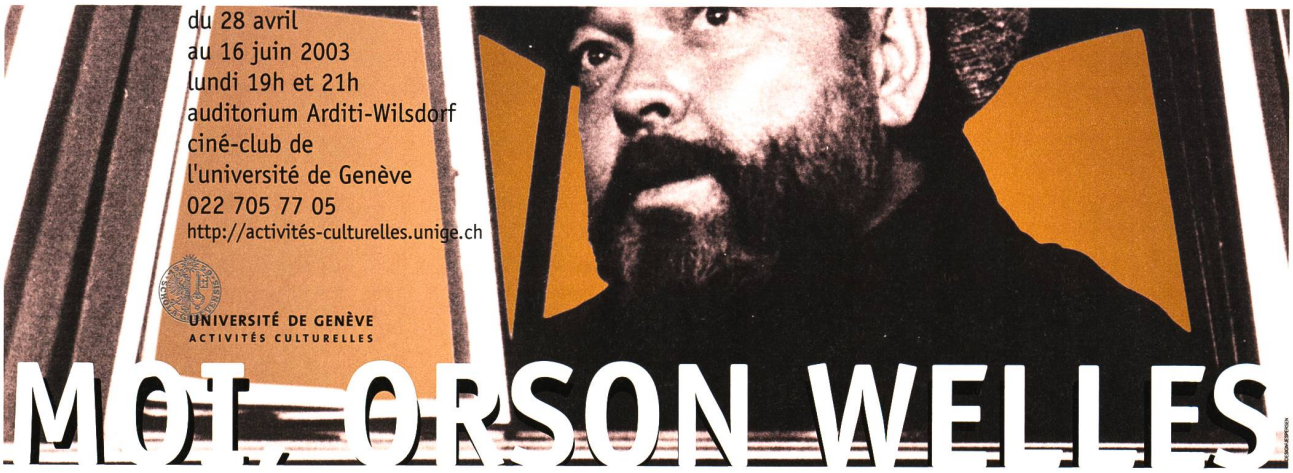
1. Les propos cités ont été recueillis au Festival du film nordique de Rouen en mars 2003.

Titre original «Hafid». **Réalisation** Baltasar Kormákur. **Scénario** Baltasar Kormákur, Olafur Haukur Símonarson. **Image** Jean-Louis Vialard. **Musique** Jón Ásgeirsson. **Son** Kjartan Kjartansson. **Montage** Valdís Óskarsdóttir. **Décors** Tonie Jan Zetterström. **Interprétation** Gunnar Eyjólfsson, Hilmir Snær Gudnason, Hélène de Fougerolles, Nína Dögg Filippusdóttir… **Production** Blueeyes Productions, Emotion Pictures, Filmhuset AS; Jean-François Fonlupt, Baltasar Kormákur. **Distribution** Xenix (2002, Islande / France / Norvège). **Site** www.hafid.is. **Durée** 1 h 40. **En salles** 30 avril.

films XENIX FILM

10 billets pour le film
The Sea
En salles depuis le 30 avril

Offre exclusivement réservée aux abonnés de *films*
Attribution des billets par tirage au sort
Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne et par mois):
• sur www.revue-films.ch
• par courrier à *films* - CP 271 - 1000 Lausanne 9
Seuls les membres du Cercle de Films peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 35 ou 30



Valse-hésitation sous l'Occupation

Bon voyage de Jean-Paul Rappeneau

Cinéaste peu prolifique, Jean-Paul Rappeneau rassemble une brochette de vedettes pour mêler romance et suspens politique sur fond d'occupation nazie. L'écriture de Patrick Modiano, coscénariste, transparaît avec bonheur dans ce film soigné, délibérément léger. Par Charlotte Garson

Viviane Denvers (Isabelle Adjani) et son amour d'enfance Frédéric (Grégori Derangère)

«Bon voyage» s'ouvre et se ferme sur deux séances de cinéma: l'une où le gratin parisien vient applaudir la star Viviane Denvers (Isabelle Adjani), l'autre où un jeune couple d'amoureux échange son premier baiser. Entre ces deux séquences, un concentré de vie – amour, action et voyages en tout genre – nous tient en haleine à partir d'un crime initial: la belle actrice, harcelée par un soupirant trop pressant, se propulse en plein film noir en le tuant par mégarde.

L'exode vers Bordeaux

Une fois le coup parti tout seul, le crime de Viviane – qui n'est pas sans rappeler celui de «Chantage» («Blackmail») d'Alfred Hitchcock – déclenche une chaîne de services rendus ou demandés et de sacrifices mutuels entre Viviane, son amour d'enfance Frédéric (Grégori Derangère) et son amant, le ministre Beaufort, futur pétainiste (Gérard Depardieu). La chaîne se poursuit lorsque Frédéric, emprisonné puis évadé, aide un vieux physicien et son énergique assistante (Virginie Ledoyen) qui transportent un liquide aux vertus stratégiques. Émaillé de poursuites et de disparitions momentanées, «Bon voyage», que l'on pourrait qualifier de film gaulliste – le général apparaît d'ailleurs brièvement, au moment de son départ vers l'Angleterre – est tout entier tendu vers Londres, terre promise à l'heure où l'armistice de 1940 amenuise l'espoir de résister efficacement de l'intérieur. La plus grande partie de l'action se concentre sur les quelques semaines qui précèdent: alors qu'on s'attend à suivre les frasques mondaines de Viviane Denvers à Paris, l'arrivée des Allemands provoque un exode massif où chacun, qu'il soit criminel comme elle, prisonnier innocent comme Frédéric, ou ministre opportuniste, se précipite en zone libre, vers Bordeaux (dont la bourgeoisie intéressait Chabrol dans «La fleur du mal»).

PORTÉ PAR DES SECONDS RÔLES REMARQUABLES, «BON VOYAGE» BROSSE UN TABLEAU DE LA FRANCE DE TOUS BORDS PENDANT L'ARMISTICE DE 1940

Le re-re-retour d'Isabelle Adjani

Même si Jean-Paul Rappeneau avait initialement songé à Sophie Marceau pour incarner Viviane Denvers, après «La repentie» de Laetitia Masson et «Adolphe» de Benoît Jacquot, les producteurs Michèle et Laurent Pétin poursuivent dans «Bon voyage» leur pari de faire revenir Isabelle Adjani sur le devant de la scène. Jouer une star de cinéma, c'est certes bénéficier d'une mise en beauté optimale à chaque plan (Virginie Ledoyen doit se contenter d'une natte austère et d'une paire de lunettes, censée signifier son sérieux), mais c'est aussi courir le risque que le narcissisme de Viviane Denvers, écumeuse d'amants et menteuse compulsive, n'apparaisse comme un reflet de la star réelle… C'est donc avec un certain courage qu'Adjani incarne un rôle que l'on peut lire comme une autoparodie. Le film ne manque d'ailleurs pas de souligner que les années d'Occupation verront le retour des divertissements de luxe.

«Bon voyage», porté par des seconds rôles remarquables (Édith Scob et Aurore Clément sont de l'aventure) brosse ainsi un tableau de la France de tous bords, des grands bourgeois parisiens entassés dans un hôtel bordelais à Raoul (Yvan Attal), petite frappe gouailleuse et résistant hors pair. Avec un sens du rythme certain, Rappeneau rassemble ses personnages avant de les disperser à nouveau (le titre s'entend comme une exhortation à l'exil temporaire) en un jeu de forces bien réglé, explorant ce no man's land historique que fut l'armistice. *f*

Réalisation Jean-Paul Rappeneau. **Scénario** Patrick Modiano, Gilles Marchand, J.-P. Rappeneau. **Image** Thierry Arbogast. **Musique** Gabriel Yared. **Son** Pierre Gamet. **Montage** Maryline Monthieux. **Décors** Jacques Rouxel. **Interprétation** Isabelle Adjani, Grégori Derangère, Gérard Depardieu, Virginie Ledoyen… **Production** ARP Sélection; Michèle et Laurent Pétin. **Distribution** Monopole Pathé (2003, France). **Durée** 1 h 54. **En salles** 14 mai.

films PATHÉ!

10 billets pour le film
Bon voyage
En salles dès le 14 mai

Offre exclusivement réservée aux abonnés de *films*
Attribution des billets par tirage au sort
Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne et par mois):
• sur www.revue-films.ch
• par courrier à *films* - CP 271 - 1000 Lausanne 9
Seuls les membres du Cercle de Films peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 35 ou 30

Quand Johnny s'emmêle

Johnny English
de Peter Howitt

Rowan Atkinson troque son personnage de Mr. Bean pour celui d'un espion gaffeur dans cette réjouissante parodie de James Bond. Par Norbert Creutz

Ben Miller, Rowan Atkinson et Natalie Imbruglia

Juste au moment où l'on croyait le terrain solidement occupé (voire épuisé) par Mike Myers et ses «Austin Powers», voici que débarque Rowan Atkinson avec «Johnny English». Son avantage sur son concurrent hollywoodien? Comme le titre l'indique, lui au moins est aussi britannique que 007. Du financement à l'humour, tout est donc anglais dans ce film, avec le retour d'une certaine finesse – même scatologique – que cela suppose. Franchement, après deux «Austin Powers» de trop, on préfère.

Histoire de situer le ton, le film reprend Elizabeth Hurley le temps d'une apparition pour mieux repartir sur d'autres bases: sous-fifre employé aux bureaux d'un MI5 ou MI6 (les services secrets de Sa Majesté) façon John Le Carré, Johnny rêve d'aventures hélas réservées à l'élite. L'éradication brutale de celle-ci (en deux ellipses hilarantes) lui vaut d'être aussitôt promu espion de terrain. Sa première mission: assurer la protection du trésor royal lors d'une visite de Pascal Sauvage, «le magnat des prisons», à la Tour de Londres. Un premier fiasco qu'il voudra effacer en faisant échouer les plans diaboliques de cet insoupçonnable prétendant à la Couronne d'Angleterre...

Avec sa chanson interprétée par Robbie Williams et son scénario délirant signé par deux transfuges des derniers James Bond, le film offre tous les gages d'authenticité. Pour quiconque douterait encore des capacités comiques de Rowan Atkinson, il faut le voir alternant arrogance et dérapages corporels tel un nouvel inspecteur Clouseau. Il ne reste plus à ce digne émule de Peter Sellers qu'à trouver son Blake Edwards! Peter Howitt («Pile et face / Sliding Doors», «AntiTrust») n'est hélas pas encore celui-ci et seul le numéro de John Malkovich en Français hautement improbable donne une idée de la géniale démesure qu'aurait pu atteindre le film. *f*

Réalisation Peter Howitt. **Scénario** Neal Purvis, Robert Wade, William Davies. **Image** Remi Adefarasin. **Musique** Ed Shearmur. **Son** Glenn Freemantle. **Montage** Robin Sales. **Décors** Chris Seagers. **Interprétation** Rowan Atkinson, John Malkovich, Natalie Imbruglia, Ben Miller... **Production** Working Title Films, Rogue Male Films; Tim Bevan, Eric Fellner, Mark Huffam. **Distribution** UIP (2003, GB). **Site** www.johnny-english.com. **Durée** 1 h 27. **En salles** 16 avril.

L'espoir cousu de fil blanc

Un monde presque paisible de Michel Deville

Monsieur Albert, tailleur juif, tente de reconstruire une vie supportable dans le Paris meurtri de l'après-guerre. Un film figé mais attachant. Par Charlotte Garson

«Épinglant ici un feuillet supplémentaire, je bâtirais mon livre, je n'ose pas dire ambitieusement comme une cathédrale, mais tout simplement comme une robe.» Ces mots du *Temps retrouvé* de Marcel Proust, Robert Bober, l'auteur de *Quoi de neuf sur la guerre?*, et Michel Deville, qui l'adapte ici à l'écran, pourraient les reprendre à leur compte. «Un monde presque paisible» est régi par la métaphore de la couture: en 1946, la reconstruction matérielle et mentale tient en effet du rapiéçage, même si certaines blessures, comme celle de Charles (Denis Podalydès), hanté par sa femme et sa fille jamais revenues des camps, demeurent impossibles à recoudre. Les employés d'Albert et de sa femme (Zabou Breitman) forment une communauté soudée par des gestes précis et concentrés.

Clotilde Courau, Zabou Breitman et Simon Abkarian

Michel Deville soigne costumes (profession d'Albert oblige!) et accessoires, qui eux aussi apparaissent comme les «survivants» d'une époque apocalyptique. Mais ce qui l'intéresse, c'est moins ce qui s'est cassé que ce qui se reconstitue dans l'interstice entre le «presque» et le «paisible» du titre. L'espoir bourgeonne dans les nouvelles robes des femmes après les privations ou la grossesse de Jacqueline (Lubna Azabal), et surtout dans le projet de Joseph (Malik Zidi), l'apprenti raflé par la police française, déterminé à écrire l'horreur qu'il a vécue en déportation. Cette figure, qui renvoie à celle de Bober, détonne dans un film occupé à panser les plaies de chacun; en effet, si le jeune homme promet de témoigner, les autres personnages, eux, plongent dans le quotidien pour ne pas raconter l'insoutenable. À se concentrer sur les petits riens, ils risquent, et le film avec eux, de passer à côté de l'Histoire. *f*

Réalisation Michel Deville. **Scénario** Rosalinde et Michel Deville, d'après le roman de Robert Bober. **Image** André Diot. **Musique** Giovanni Bottesini. **Son** Jean Minondo, Thierry Delor. **Montage** Andrea Sedláčková. **Décors** Arnaud de Moleron. **Interprétation** Zabou Breitman, Simon Abkarian, Julie Gayet, Stanislas Merhar... **Production** Eléfilm, Gimages 6; Rosalinde Deville. **Distribution** Agora Films (2002, France). **Durée** 1 h 33. **En salles** 16 avril.

LES 28 ET 29 MAI 2003

présentent

IL ÉTAIT UNE FOIS... LA 3

LES FILMS CULTES DE COULEUR 3

CINÉMATHÈQUE SUISSE - CASINO DE MONTBENON - LAUSANNE

MERCREDI 28 MAI

28

18H00_LE MAGNIFIQUE
de Philippe de Broca

20H30_NOSFERATU EINE SYMPHONIE DES GRAUENS
de Friedrich Wilhelm Murnau

Choix de la Cinémathèque

22H30_FRITZ THE CAT
de Ralph Bakshi

JEUDI 29 MAI

29

13H30_APOCALYPSE NOW REDUX
de Francis Ford Coppola

17H30_VERY BAD THINGS
de Peter Berg

Choix de TV8

20H00_ANOTHER DAY IN PARADISE
de Larry Clark

Première suisse

22H30_UNE AFFAIRE PRIVÉE
de Guillaume Nicloux

Première suisse

Frs. 8.- UN FILM
Frs. 10.- DEUX FILMS

Design: www.mographic.net / Photo: Hannes Keller